

A cette époque, le beurre se vendait, à New-York, trois chelins huit sous la livre. Notre cultivateur qui a su profiter de ce prix élevé, a donc réalisé 2,666 piastres, avec ce seul article. beau bénéfice ! n'est-ce pas ? Maintenant ajoutez à cela le lait, le fumier, etc. et dites si on peut désirer plus, et si ceux-là se trompent grandement qui prétendent qu'on ne peut s'enrichir que dans le commerce et la spéculation. Où trouverez-vous un meilleur spéculateur, un commerçant plus habile que notre cultivateur du comté de K.....

Combien d'autres cultivateurs de la même force et de la même habileté pourrions nous citer ?

*Les habitants.*—Nous aussi Moisieur le curé, nous connaissons beaucoup de cultivateurs qui se sont enrichis ; mais nous ne pouvions nous expliquer comment ils étaient arrivés à la richesse, tandis que nous, avec des terres aussi étendues, nous vivions à peine. Aujourd'hui, nous comprenons clairement comme vous nous l'avez déjà dit que c'est l'homme qui fait la bonne terre et qu'il peut en retirer des profits très-grands, quand il a la main heureuse.

*M. le curé.*—Tenez mes amis, en agriculture comme en tout le reste, le succès n'est promis qu'aux conditions suivantes : l'amour de-devoirs de son état, l'activité et l'intelligence. Dans la classe des cultivateurs, comme dans celle des industriels, des hommes de profession libérale, beaucoup désirent de gros bénéfices, mais à condition qu'ils ne coûtent presque aucun travail, presque aucune étude, et comme on dit vulgairement : *que le gibier leur tombe tout rôti dans le bec, pendant qu'ils se tiennent les bras croisés.*

A plusieurs on pourrait répéter ces paroles de la fourmie à la cigale : *"Vous avez chantée tout l'été, dansez maintenant."*

Mais voici ce que peuvent m'objecter, avec un semblant de raison, ceux des cultivateurs qui ne sont pas encore décidés à changer leur mauvais système :

"Les exemples que vous citez ne sont pas encourageants pour nous, vous nous parlez de gens riches qui ont beaucoup de terres, qui ont beaucoup d'animaux ; mais nous, qui n'avons que deux arpents sur trente à quarante, nous ne pouvons pas avoir autant de vaches, ni faire par conséquent, autant de beurre."

Quand on en est rendu à raisonner ainsi, nous avouons qu'il reste peu de ressources pour guérir un pareil genre de maladie.

Oui, sans doute les cultivateurs que nous venons de donner pour exemple sont riches aujourd'hui ; mais l'ont-ils toujours été ? Combien parmi nos cultivateurs les plus fortunés, ont commencé à cultiver leurs terres avec moins de moyens que ceux qui raisonnent ainsi ; combien même ont commencé par être journaliers, serviteurs et qui ont, pour ainsi dire, acheté leur propriété pouce à pouce.

N'avons-nous pas souvent d'ailleurs, été témoins de faits semblables à celui-ci : Un père avait deux fils ; à l'aîné il donna son patrimoine, au second il accorda ni plus ni moins que la liberté de gagner sa vie comme il l'entendrait. Tout le monde d'envier le sort du premier et de plaindre le second. Au bout de dix ans seulement, la condition des deux frères était bien différente ; le premier avait la voie publique pour partage, tandis que son frère était devenu propriétaire du bien paternel ; plus tard encore il avait agrandi considérablement son champ et était devenu le plus riche cultivateur de la paroisse. Dans ce cas aurait-il été raisonnable celui qui aurait dit : "Il peut bien faire de bonnes affaires, il est riche, il a une terre étendue !" "Non n'est-ce pas ? Eh bien ! en est de même dans beaucoup de cas.

Maintenant, pour la satisfaction des petits propriétaires, c'est-à-dire, de ceux qui ne possèdent que 40 à 50 arpents de terre, calculons les bénéfices qu'ils peuvent réaliser avec leurs animaux, si tout est mis à profit, si leur système de culture est bien organisé et si la maîtresse de maison sait conduire sa laitière.

Quarante à cinquante arpents de terre doivent suffire pour donner la subsistance en grain d'une famille ordinaire, pour nourrir deux chevaux, six à huit vaches, et quelques moutons, si le pacage et le fourrage sont abondants ; et ils le seront si on a soin d'engraisser sa terre et d'y semer de la graine de trèfle, de mil etc. Dans ce calcul je vais faire ressortir surtout le profit des des vaches laitières en supposant qu'elles sont bonnes pour le lait :

Chaque laitière peut donner 100 livres de beurre. Avec six laitières vous pouvez donc compter sur 900 li-

vres qui, à un chelin, vous donne 120 piastres. Mais je retranche 20 piastres en supposant que ce soit la somme équivalente à la quantité de beurre nécessaire aux besoins de la famille ; il reste donc 100 piastres.

Maintenant, supposons qu'on élève pour la boucherie deux à trois veaux que l'on vendra dans le cours de l'été de quatre à six piastres, voilà encore 8 à 12 piastres de profit ; ajoutez à cela le lait dépensé pour le soin ou l'engrais des porcs qui peut être estimé de douze à dix-huit piastres.

Ces vaches bien nourries peuvent donner pendant le temps qu'elles sont à l'étable, c'est-à-dire, du commencement de novembre à la fin d'avril au moins 100 voyages de fumier. Si nous estimons chaque voyage à quinze sous ce qui n'est rien pour ceux qui connaissent la valeur réelle de cet engrais, on réalise encore 12 piastres et quelques chelins, mais ce dernier revenu doit de toute nécessité être dépensé sur le champ qui nourrit ces animaux.

Ainsi, toutes choses estimées au plus bas prix possible, un cultivateur qui n'a que quarante à cinquante arpents de terre, peut faire un profit de 130 piastres environ, et cela sans fatiguer son champ.

Mais si vous voulez retirer un pareil revenu avec le commerce du grain, il vous faudra faire des travaux considérables, dépenser beaucoup de semence et de temps, épuiser de plus en plus votre terre, payer plusieurs journées d'hommes, etc., si vous vous donnez la peine de faire un petit calcul, vous avouerez aussitôt que, dans ce second cas, *la peine emporte le profit.*

Je le répète, vous êtes toujours en dessous quand vous voulez faire de l'argent avec du grain sur une terre qui n'est pas engraisnée. Il suffit de regarder autour de soi pour se convaincre de cet avancé. Mais au contraire, vous en ferez beaucoup, et vos terres n'en souffriront nullement, si vous laissez les deux tiers de votre champ en pâturages et en prairies, et si vous avez beaucoup d'animaux pour produire le fumier.

De grâce qu'on y songe sérieusement, et que le printemps prochain soit pour vous l'époque d'une complète transformation. — *Gazette des Familles.*